

Les métiers mantois disparus ou en voie de disparition

Par Paul POTIÉ, directeur d'école honoraire

Parmi les nombreux hameaux que compte la commune de la Ville-neuve-en-Chevrie, il en est un, d'une étymologie curieuse, situé à la limite du territoire, en bordure de la forêt: c'est la **Mare des Pelards** que l'on écrit par erreur p.l.a.r.d.s. au lieu de p.e.l.a.r.d.s. (du verbe peler, enlever la peau).

Dans ce hameau habitaient des bûcherons qui faisaient du pelard dans la forêt de Rosny, c'est-à-dire qu'ils pelaient l'écorce des arbres avec un outil ayant la forme d'une aiguille gigantesque.

Un habitant actuel de ce hameau, dont les ancêtres faisaient du pelard, possède cet outil dont il ne veut pas se défaire mais qu'il montre avec plaisir.

Cette écorce de chêne ou de châtaignier était travaillée et utilisée comme tan, dans les tanneries, peut-être dans celles de Mantes que j'ai connues en pleine activité. Je me souviens des tas de tan dans les Cordeliers avec leur odeur particulière plus agréable qu'actuellement celle de la Cellophane.

Sans remonter aussi loin que la disparition du faiseur de pelard, il est d'autres métiers qui se raréfient de plus en plus.

Connaissez-vous actuellement un **sabotier**? Quand j'allais à l'école primaire, il y en avait un dans le village qui approvisionnait en sabots tous les habitants. C'était pour nous une grande distraction de le voir, d'une main alerte, transformer avec sa tarière le rondin de bouleau en un sabot, je ne dis pas élégant, mais pratique et confortable, depuis le sabot «à dos d'âne» pour le vacher jusqu'au sabot coquet que la ménagère n'utilisera que le dimanche.

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 21/03/1962, puis publiée sous cette référence:

POTIÉ (Paul), *Les métiers mantois disparus ou en voie de disparition*. Le Mantois 13 — 1962: Bulletin de la Société «Les Amis du Mantois» (nouvelle série). Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, 1962, p. 1-6.

Il en existait encore un à Buchelay pendant la guerre de 1940. Il consentit, parce que c'était pour mon fils prisonnier, à m'en fabriquer une solide paire. Pratiquait-il encore son métier ?

De même y a-t-il encore **des cordiers** ?

Celui que j'ai connu à Maule vers 1900 avait installé son matériel à la sortie de la localité. Sur une longueur de 30 à 50 mètres, s'alignaient des rangées de cordes que le cordier enroulait et déroulait.

Le cordier enroulait autour de lui une provision de filasse; il en fixait une poignée au rouet qu'un aide tournait d'une façon uniforme et reculait peu à peu en abandonnant chaque fois une petite quantité de filasse avec la main droite tandis que la gauche régularisait les fibres; il obtenait ainsi le *fil de caret*. Plusieurs de ces fils tordus ensemble formaient *les torons* et plusieurs torons tordus donnaient des cordes plus ou moins grosses.

Il est une question que je me pose souvent. Où les cultivateurs de la région font-ils ferrer leurs chevaux? Les enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas le plaisir de tirer le soufflet, quand le maréchal le permet, ni de voir opérer celui-ci pendant qu'un aide tient levée la patte du cheval.

Les deux derniers maréchaux-ferrants, celui de la rue d'Alsace et celui de la rue Traversière, ont cessé leurs fonctions, faute de clients.

Le maréchal-ferrant, ainsi que le bourrelier et le sellier, sont les victimes de l'automobile et du tracteur comme la laveuse est la victime de la machine à laver.

Vers 1920, nous voyions dans les rues de Mantes une maraîchère de Li-may avec sa voiture chargée de légumes, offrant de porte en porte les produits de son jardin. Elle aussi a disparu. Disparu aussi le marchand de cresson parcourant les rues de la ville avec sa brouette en criant: Cresson de fontaine, la santé du corps!

Deux figures furent longtemps populaires: **le rétameur** et **le savetier**.

Le rétameur ou chaudronnier s'installait en plein air, près de l'église, sur la place, à un carrefour où sa présence ne gênait en rien la circulation. Son attirail dressé et préparé, il partait à la recherche de l'ouvrage: cuillers et fourchettes d'étain à refondre, casseroles, seaux, louches, ustensiles divers à réparer ou à rétamé. Tous les objets s'entassaient pêle-mêle et en désordre, paraît-il. Cependant, chacun retrouve son bien et les erreurs sont rares. La semaine finie, le chaudronnier disparaissait au grand déses-

poir des gamins qui lui avaient apporté du « papier d'étain » avec lequel il leur moulait une belle cuiller portant le nom du fabricant.

À peu près au même endroit prenait place **le savetier**. Il raccommodait les chaussures, rajeunissait les savates, garnissait les semelles de gros clous, tirait le ligneul poissé et frappait à coups redoublés sur le cuir mouillé qui se modelait mieux ainsi. Les souliers avaient beau être mélangés, les savates disparates et faciles à confondre, sans rien écrire il rendait à chacun ce qui lui revenait. Sa besogne achevée, le savetier quittait la place et se rendait au village voisin.

Le **colporteur**, sa lourde boîte sur le dos, un fort bâton à la main pour s'appuyer en marchant, vendait du papier à lettres et des enveloppes, des plumes, des crayons, du fil, des aiguilles et des épingles, des bas, des jarretières, des cravates, des lacets, de la dentelle, des bonnets de coton, des livres, l'almanach de l'année. L'almanach était très goûté car il donnait le lever et le coucher de la lune, ainsi que ses phases, les éclipses, les prédictions et prévisions du temps, le moyen de détruire les mauvaises bêtes, des remèdes pour tous les maux, enfin des devinettes et des contes pour se distraire.

Il ne faut pas oublier **les vanniers**, toujours sur le trimard, qui fabriquaient ou réparaient avec habileté des sièges, des corbeilles, des paniers en osier, en saule ou en roseaux. Ceux-là ne voyageaient jamais à pied. Ils avaient une roulotte traînée par un cheval étique ou par un âne rogneux. Les malheureuses bêtes vivaient de l'herbe des chemins et des fossés ou de l'herbe d'autrui. Des chiens hargneux, à l'œil féroce, gardaient la voiture et sa nichée de romanichels ou de bohémiens. La population, qui se méfiait avec raison de ces « horzains », était souvent victime de leur atavisme. Des nuées d'enfants basanés parcouraient le village en mendiant; on les guettait car les parents ne leur avaient pas enseigné le respect de la propriété d'autrui.

On pourrait encore citer à la suite des métiers nomades disparus ou en voie de disparition, **l'affûteur de scies**, **le rémouleur** qui chantonnait par les rues: « Des couteaux, des ciseaux à repasser. », **le raccommodeur de faïence et de porcelaine** qui faisait rouler les r avant de lancer son appel strident. D'autres cris se font de plus en plus rares: Encore un carreau de cassé; v'là **le vitrier** qui passe, ou Harengs frais! Harengs qui glacent! Harengs nouveaux!

Menucourt est une commune située à 5 kilomètres de Meulan, sur la route de Meulan à Pontoise.

À l'opposé des communes essentiellement agricoles qui l'environnent comme Boisemont et Courdimanche, Menucourt ne compte que deux cultivateurs; tous les hommes sont ouvriers carriers; ils extraient la pierre à plâtre dans les carrières souterraines du plateau qui borde la Seine de Meulan à Triel. Mais ce qui distinguait cette commune à l'époque où je la connus, c'était le métier particulier exercé par les femmes.

Si vous entriez dans une maison de ce coquet village, vos regards étaient attirés par une installation aménagée dans un coin de la cuisine: un réduit obscur constitué par des rideaux, une espèce d'alcôve provisoire dans laquelle la ménagère exerçait un métier inconnu dans toute la région, travail silencieux et mystérieux car aucun bruit ne se faisait entendre: c'était la souffleuse de perles en verre, la fabricante de fausses perles.

De la même façon que l'enfant s'amuse à faire des bulles de savon, avec un fêtu de paille et de l'eau de savon, comme les verriers d'Albi et de Carmaux fabriquent les bouteilles, et les carafes, les ménagères de Menucourt soufflaient le verre pour faire de petites boules, imitations de perles, travail pénible et peu lucratif et qui nécessitait une grande adresse. Celles qui étaient les plus habiles arrivaient à gagner 20 francs par jour, ce qui était beau pour une femme à cette époque. Elles arrivaient à concurrencer les Allemands, spécialistes dans cette fabrication.

Les produits de leur travail étaient enlevés par un négociant des environs d'Argenteuil. Cette profession en plein essor jusqu'en 1914 connut la plus grande prospérité pendant la guerre de 1914, mais aujourd'hui les femmes de Menucourt ont cessé cette fabrication: la mode n'est plus aux couronnes funéraires et aux perles d'imitation. D'ailleurs, la Régie Renault a construit dans cette commune de nombreuses maisons ouvrières et les femmes ont déserté l'atelier familial pour l'usine.

Mais pourquoi ce métier s'était-il implanté à Menucourt? Un habitant de Menucourt parti jeune de son pays natal, y avait néanmoins conservé de profondes attaches. Il vécut dans une localité où l'on soufflait des perles en verre. Il persuada ses compatriotes; elles ne pouvaient pas travailler dans les champs; chez elles, elles exerceraient leur métier tout en surveillant leurs enfants et le peu qu'elles gagneraient contribuerait à améliorer leur bien-être: et c'est ainsi qu'après 1870 et presque jusqu'à nos jours, les femmes de Menucourt étaient souffleurs de perles.

Un métier très curieux et très rare, aujourd'hui disparu, était exercé à Maule vers 1900: **le cultivateur de cannes et de gourdins.**

M. Camus était l'unique planteur de cannes français et son seul concurrent était un Autrichien des environs de Vienne. Il exploitait 200 hectares de bois où poussaient environ 4 millions de cannes, et il employait une centaine d'ouvriers: La majeure partie de ces 200 hectares, était située dans notre région, notamment dans les bois de Goussonville, de Thoiry, de Vaux, de Menucourt. Le reste était réparti partout en France car, à chaque espèce de cannes, il fallait un terrain et un climat particuliers. Chez nous, c'étaient les cannes de châtaignier, de chêne, de noisetier, celles de genêt ne venaient bien qu'en Bretagne et dans les Landes; celles d'épine dans le Cher; celles de buis dans les Pyrénées et les Alpes.

C'était une culture délicate que celle de la canne; il fallait des soins de tous les instants.

Un jeune plant était mis en terre; un an après, il prenait des allures d'arbrisseau. On le coupait au ras du sol pour permettre à la souche de prendre de la force.

Pendant les années qui suivaient, la canne grandissait, objet de la plus minutieuse surveillance. Un bourgeon faisait-il mine d'apparaître sur sa tige élancée, droite et fière? On l'extirpait sans tarder. Ce bourgeon, point d'origine d'une branche latérale, formerait plus tard sur la canne un « nœud » qui la déprécierait.

Mais vers l'âge de trois ans, les cannes avaient à supporter une redoutable opération aux suites de laquelle 30 % environ succombaient. S'agissait-il d'agrémenter la canne de dessins en relief sur la surface du bois? ce n'était pas dans un atelier que la canne recevait cette décoration mais alors qu'elle était vivante en pleine terre. M. Camus possédait 120 modèles déposés: dessins à la grecque, perlé, torsades, etc.

Pour graver ce dessin dans le bois, une intervention chirurgicale était nécessaire. Un ouvrier saisissait la tige, la pinçait dans un appareil spécial qu'il faisait glisser du pied à la cime; les cruelles déchirures que cet instrument faisait sur le tendre épiderme de la canne imprimaient d'une façon indélébile le tracé des ornements. Parfois la plaie était trop profonde, une hémorragie se produisait et la mort survenait. Cette dangereuse opération se pratiquait à une époque déterminée de l'année du 1^{er} février au 15 mai.

Dans une journée, 1200 patients passaient par les mains du praticien.

D'autres opérations, mais moins douloureuses, étaient parfois pratiquées. Voulait-on obtenir une canne qui donne l'illusion d'un serpent en-

laçant une tige? On laissait une petite branche pousser à côté de la branche principale puis on l'enroulait sur cette dernière à laquelle on la fixait fortement. Les deux rameaux finissaient par se souder et devenaient inséparables. Désirait-on une canne terminée par un anneau? On choisissait une tige qui se terminait par une fourche, on nouait ensemble les deux rameaux. Un an après, ils formaient une boucle.

On laissait les cannes dans leurs pépinières, trois, quatre, cinq années suivant l'espèce et la grosseur qu'on voulait obtenir et la récolte se faisait du 1^{er} octobre au 15 avril. Ces tiges de bois étaient amenées à l'usine de Maule. On les faisait légèrement sécher en plein air puis on les taillait. Celles qui devaient être décortiquées étaient portées dans des chaudières alimentées par la vapeur. Le bois s'amollissait. Des femmes prenaient les branches ébouillantées et, comme on dépouille une anguille, les décortiquaient d'un mouvement glissé. En une journée, les ouvrières débarrassaient de leur épiderme 20 000 cannes. Le bois, mis à nu, était brossé, débarrassé des derniers vestiges de l'écorce. Puis il était séché et scié à 0 m 90 ou à 1 m 30. On s'occupait de recourber celles dont la poignée devait être arrondie. On les plongeait de nouveau dans des chaudières où les tiges les plus dures devenaient souples comme de la gomme.

Les cannes étaient envoyées chez le fabricant qui les peignait, les vernissait, leur ajoutait pommes, poignées, bagues.

M. Camus ne manquait pas de montrer ses cannes-atrappes: celle fabriquée avec une espèce de chou géant cultivé à Jersey qui, sous une apparence lourde et volumineuse était très légère; des cannes colossales de 20 à 25 centimètres de tour qui servaient de réclame dans les étalages des marchands; celle de châtaignier de 50 cm de tour et d'un poids de 10 kg; une canne minuscule de 5 mm de tour, presque un fil, couverte de dessins, une rareté d'incalculable valeur.

Vers 1900, des agents étrangers sautèrent par dessus les murs des pépinières de Maule et volèrent des appareils pour imprimer les dessins. Heureusement, ces concurrents sans scrupules ne découvrirent pas le moyen de s'en bien servir et Maule resta la plus grande productrice de cannes. À cette époque, il s'en consommait en France annuellement 500 000. Cette fabrication abondante vous étonne peut-être. Mais à cette époque, la canne n'était pas, comme aujourd'hui, employée uniquement par le vieillard ou l'infirmes. C'était la mode: jeunes et vieux possédaient une canne, par fantaisie et par élégance.

Dans un exposé sur les métiers disparus, on ne peut pas oublier **les Tanneries de Mantes**.

Voici comment un contemporain, L. Baron, dans «Les Environs de Paris», décrit les Tanneries de Mantes.

«D'un caractère architectural remarquable, ces Tanneries datent au moins du XI^e siècle; les vieux murs qui les séparent du cours de la Seine leur sont antérieurs. Elles sont établies sur un petit affluent de la Seine (un bras de la Vau-couleurs) dont les rives maçonnées sont traversées par des arches de pierre sur lesquelles s'élèvent des masures bancales, d'une vétusté extraordinaire, soutenues au rez-de-chaussée par des piliers de pierre ou de bois, droits ou obliques, formant une sorte de bizarre galerie. Les constructions bossuées, écorchées, branlantes, marbrées de teintes jaunes ou grises de cet étrange ghetto sont tapissées de peaux pendant des fenêtres en pièces déchiquetées encore saignantes, ou séchant au soleil après un premier bain de tan. Le ruisseau roule au-dessous de ces cloaques une eau violette et fangeuse comme l'onde du Styx, mais la ruelle des tanneries n'est pas habitée par des ombres chimériques, et l'on entrevoit çà et là des chambres d'ouvriers qui, malgré leur pauvreté, préféreraient payer une éternité de loyers plutôt que l'obole au funèbre Caron.»

Cette description pleine d'humour ne s'éloignait pas beaucoup de la réalité. Les ateliers de tannerie et de teinturerie se prolongeaient jusque sous les murailles de l'ancien château avec leurs robustes colonnes aux chapiteaux informes et leurs énormes cintres naissant du sol comme, de gigantesques cerceaux. Ils paraîtraient, au visiteur, des hommes d'un autre âge, les malheureux enfouis tout le jour dans ces obscurs réduits, n'était leur complaisance à faire les honneurs du sombre séjour qu'ils se plaisent à vieillir encore.